

7 mai 2026 - Seul le prononcé fait foi

[Télécharger le .pdf](#)

Discours du Président de la République de Remise du premier Prix Geremek.

Emmanuel MACRON

Monsieur le Premier ministre,

Mesdames, Messieurs les ministres,

Madame la présidente du Conseil d'administration de la Fondation,

Monsieur l'administrateur général de la Comédie-Française,

Mesdames, Messieurs les conseillers des Français de l'étranger,

Mesdames, Messieurs les consuls honoraires, président d'Alliance française, représentants de la communauté française,

Monsieur l'ambassadeur,

Messieurs les parlementaires,

Mesdames, Messieurs, en vos grades et qualités,

Cher Andrzej Seweryn.

C'est pour toute la délégation qui m'accompagne et moi-même une journée à bien des égards bouleversante de se retrouver ici à Gdansk avec l'histoire qu'elle charrie, y compris pour des Français, d'être avec Monsieur le Premier ministre, mon cher ami, et de finir cette journée à vos côtés. Mais je dois bien confesser, en commençant mon propos, qu'il y a quelque chose qui nous a heurtés tout au long de cette journée.

D'abord, ça fait déjà un moment que les responsables polonais successifs ont fait de leur mieux pour nous expliquer que Marie Curie était polonaise. Ensuite, ces dernières années, et ça a été encore refait aujourd'hui, le Premier ministre a dit que Frédéric Chopin était polonais. On a accepté chacune de ces provocations. Maintenant, ils voudraient nous faire croire qu'Andrzej Seweryn serait polonais aussi à son tour.

Donc, moi, je suis venu plaider le contraire. Je suis venu dire que ce prix Geremek va à un Français. C'est la Comédie-Française, c'est le cœur du cœur, le saint des saints, ça a été dit tout à l'heure. Mais malheureusement, l'État civil et son retour à la mère patrie il y a 15 ans pour diriger un éminent théâtre m'obligent à baisser très vite pavillon. Mais Jules Verne vient à mon secours, lui qui disait : « qui dit polonais dit français ». Donc tout est résolu. Ce n'est pas moi qui dirai que cet en même temps est impossible.

Bronisław Geremek avait une phrase en 1998, il a dit quelque chose qui est au cœur de votre aventure commune et que ce lieu traduit merveilleusement. Il y a cette phrase qui dit : « Les grands projets politiques ont besoin d'être accompagnés par des rêves qui éveillent la volonté d'agir. » C'est exactement cela dont il s'agit. Et au fond, et je trouve que le témoignage que vient de faire Donald Tusk à l'instant dit votre contribution à cette histoire polonaise. Vous avez fait partie de ceux qui ont incarné, dit, manifesté ce rêve, cet imaginaire, cette création qu'il y avait derrière un combat politique. Mais l'un et l'autre sont indissociables.

À cet égard, vous êtes, oui, une figure, évidemment, de ce pays, pas simplement de sa culture, mais une figure de la liberté, de la fraternité et de la solidarité qui vont avec ces combats, une figure d'inspiration. Mais vous êtes aussi une formidable figure de l'amitié entre nos peuples et qui correspond magnifiquement à cette journée, et à ce prix, vous l'avez rappelé, Madame la Présidente.

Vous avez dit avoir choisi la scène pour changer le monde, rien que cela. Donc votre choix d'acteur n'est pas un choix de complaisance, de hasard. Il est éminemment politique, il est jumeau de ce combat, ce combat de liberté pour ce pays, qui est un combat pour l'Europe et un combat indissociable de l'histoire française. Là où les Autorités du régime communiste polonais cherchaient à faire du théâtre un outil de propagande, vous y avez vu, je vous cite toujours, un formidable foyer de rassemblement, de débat et de réflexion. Pour le théâtre, vous étiez prêt à tout. Votre interprétation des Aïeux de Mickiewicz vous a conduit immédiatement des planches à la prison en 1968. C'est bien le signe que vous étiez dangereux parce que vous étiez talentueux. Et animé par cette soif de liberté, vous adhérez au mouvement Solidarność et vous côtoyez régulièrement les théâtres français. Cela a été rappelé, je me garderai bien ici de citer toutes les scènes. Mais vous jouez au Théâtre des Amandiers à Nanterre, puisque Chéreau fut cité, et vous y jouez lorsque la loi martiale est instaurée. Nous revoyons là-haut les photos de vous à ce moment-là, acteur et militant.

La France devient alors votre refuge. Vous voilà un enfant de Pologne et de la France. Vous faites vôtre le français en relevant le défi d'interpréter, j'allais dire presque tout le répertoire, mais je ne suis pas loin. On vous a vu Don Juan, on vous a vu en Cyrano, on vous a vu jouer Tchekhov, on vous a vu servir Claudel. Je serais bien en peine de tout citer. On vous a vu enseigner à Lyon, jouer sur toutes les scènes à Paris. On vous a vu Robespierre remarqué, ce qui justifie cette revendication au début de mon propos, mais quiconque, mieux que vous, pouvait incarner ce combattant de la liberté ? « Je suis polonais, avez-vous dit un jour, alors comment ne pourrais-je ne pas être pétri de contradictions ? »

Contradictoire, peut-être, mais fidèle, c'est certain. Fidèle à vos origines polonaises, vous l'avez toujours été. Vous avez animé le programme La Pologne en scène, la Comédie-Française, en 2004, et surtout, et ça a été rappelé, vous êtes rentré dans le saint des saints laïcs de ce théâtre et de la langue française en devenant sociétaire en 1995 de la Comédie-Française. Reconnaissance de vos pairs, de cette institution qui est là, représentée par son administrateur général, Monsieur Hervieu-Léger, qui est à nos côtés. Je sais combien, ce faisant, vous jouerez un rôle décisif dans la prochaine saison culturelle croisée franco-polonaise. Oui, en cela, vous êtes un digne héritier de Bronisław Geremek. Vous aimez la Pologne et sa liberté. Vous aimez la France, comme lui. Vous écrivez l'histoire et vous aimez notre Europe. C'est cet engagement aussi que vous avez porté dans les théâtres français, aujourd'hui, dans le théâtre polonais. Parce qu'au fond, quand on vous regarde jouer, quand on vous regarde être, quand on vous suit, il y a quelque chose qui est frappant, vous ne prenez rien à la légère.

Il y a quelque chose qui force le respect, l'admiration chez vous, comme elle force le respect et l'admiration lorsqu'on a la chance de côtoyer cette génération qui a conquis la liberté. C'est que la liberté n'est pas un mot creux, qui serait simplement de donner des droits ou de disposer de quelque chose avec lequel on nait. Non, la liberté est une lutte, d'abord et avant tout. Elle peut être une question de vie ou de mort. Elle se reprend aussi vite qu'elle a été octroyée.

Ici, à Gdańsk, vous mesurez et nous mesurons en cette journée à vos côtés le prix de cette liberté, celui du courage, des combats, de ceux que vous avez conduits. Nous mesurons aussi chaque jour la fragilité de cette liberté, qu'elle soit politique, individuelle ou culturelle. C'est pourquoi ce prix ne regarde pas simplement derrière, il regarde aussi devant. Et il vous dit notre confiance, parce que vous êtes de ce bois-là, qui ne considère pas que la liberté se donne, mais qui sait qu'elle s'acquiert, qui ne considère pas qu'elle serait un droit, mais qu'elle est avant tout un combat qu'on mène, et qui, en servant la culture, a servi la politique au sens le plus noble du terme pour la liberté de son pays, pour l'amour de la France et pour l'amour de l'Europe libre. À travers vous, je veux dire mon immense admiration pour vos frères d'armes, de culture, de parole, parce que ce ne sont jamais seulement des mots. Alors, je vous remercie et bravo.